

Philippe Haugeard, *Ruses médiévales de la générosité. Donner, dépenser, dominer dans la littérature épique et romanesque des XII^e et XIII^e siècles*

Carine Giovénal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/7994>

DOI : 10.4000/peme.7994

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Carine Giovénal, « Philippe Haugeard, *Ruses médiévales de la générosité. Donner, dépenser, dominer dans la littérature épique et romanesque des XII^e et XIII^e siècles* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 36 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/peme/7994> ; DOI : 10.4000/peme.7994

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

© Perspectives médiévales

Philippe Haugeard, *Ruses médiévales de la générosité. Donner, dépenser, dominer dans la littérature épique et romanesque des XII^e et XIII^e siècles*

Carine Giovénal

RÉFÉRENCE

Philippe Haugeard, *Ruses médiévales de la générosité. Donner, dépenser, dominer dans la littérature épique et romanesque des XII^e et XIII^e siècles*, Honoré Champion, Paris, 2013.

- 1 La littérature de langue française des XII^e et XIII^e siècles a accordé une place importante à l'acte de donner, et n'a pas manqué d'être sensible à la différence entre le don personnel, privé, tel que celui que peuvent se faire des amants, et le don public, geste social qui se doit d'être vu, su et rapporté. C'est à ce deuxième type de don que se consacre l'étude de Philippe Haugeard, un don qui forme alors triade avec deux autres notions tout aussi importantes pour l'époque, la largesse et le pouvoir. À travers ce geste de libéralité d'un seigneur qui offre en récompense à un vassal un manteau de prix, des armes neuves ou une terre fertile, l'auteur dévoile ce qui se cache au-delà de cette largesse courtoise que lui attribuent une assemblée éblouie et un bénéficiaire reconnaissant. Loin du geste en apparence libre et désintéressé, le don est avant tout partie intégrante d'une idéologie de caste : « Cette exaltation du don et de la libéralité est étroitement liée à la sociabilité et aux mentalités d'une aristocratie médiévale pour laquelle la largesse est un comportement de classe » (p. 8). La partie I de cette étude, « Noblesse oblige : donner généreusement et dépenser fastueusement », explore les arcanes de ce système d'échange qui sous-tend les rapports féodaux : donner largement permet de s'attirer des amis, des alliés et du prestige. Il faut donner somptueusement pour montrer qu'on détient du pouvoir, ou du moins passer pour en avoir – ce qui revient au même. Dans le corpus

choisi, le *Roman de Florimont* et *Girart de Roussillon*, le don, geste d'apparat, n'est pas une fin mais un moyen, le premier rouage d'un engrenage social, d'un accord contractuel officieux et pourtant public, qui engage donateur et bénéficiaire dans une inéluctable relation de réciprocité : il faut donner, recevoir, et rendre. Sous sa semblance de lien amical entre deux individus, le don a pouvoir contraignant et appelle le contre-don et ses conséquences agonistiques : « [...] Le don *oblige* et contraint, le donataire devenant en effet *l'obligé* du donateur, et se trouvant par la suite dans *l'obligation* de devoir rendre à l'autre, sinon avec usure, du moins à égalité, pour ne pas perdre la face » (p. 9). Le don désintéressé et généreux se révèle une fiction littéraire : il est le moyen de s'attacher des hommes, des fidélités, des services, d'instaurer des intérêts économiques, des hiérarchies sociales ou des rapports de domination.

- 2 La société féodale, société du don et de la dépense, repose sur ces actes sociaux de réciprocité que sont la parenté, l'alliance matrimoniale, l'engagement vassalique. Autant de contrats personnels renforcés par les démonstrations publiques d'échanges de présents, de banquets festifs ou de services rendus. Ce modèle culturel est basé sur la consommation des richesses, et non sur leur production qualifiée d'*ignoble*, au sens tout étymologique *non-noble*. Mais le Moyen Âge central est aussi le temps de l'émergence d'une classe et d'un pouvoir nouveaux, affermis par les intérêts économiques et commerciaux, le souci de la valeur matérielle des biens, de l'enrichissement et de la thésaurisation : la bourgeoisie marchande. La noblesse consomme, dépense, mais ne produit rien et s'appauvrit ; le bourgeois produit, spéculé, amasse, et s'enrichit. Face à la montée en puissance de cet élément perturbateur qui constitue une menace pour la sociabilité aristocratique, la littérature épique et romanesque se radicalise et tente de défendre la supériorité intrinsèque de la classe noble : le marchand, par nature, est *vilains, larrons, avar*. Deux mentalités a priori irréductibles, mises en lumière dans la partie II, « Largesse et identité aristocratique », avec pour appuis *Guillaume d'Angleterre*, *Le Pèlerinage de Charlemagne*, *Aymeri de Narbonne* et nombre d'autres textes. Ces œuvres font preuve de distance critique en reconnaissant que la richesse en elle-même est, au XIII^e siècle, devenue une valeur conférant prestige de reconnaissance, au même titre que les valeurs immatérielles de bravoure ou de noblesse qui seules importaient jusque là. Les temps ont changé et la bourgeoisie marchande, dans les œuvres littéraires comme dans le monde réel, concurrence désormais la classe chevaleresque dans le domaine du pouvoir économique.
- 3 Dans la dernière partie, « Largesse et exercice du pouvoir : enchantement et désenchantement du don royal », Philippe Haugeard pose la question de la fonction politique de la largesse royale à la fois suzeraine – de seigneur à vassal –, et souveraine d'un monarque à l'ensemble de son royaume. Prenant notamment appui sur la *Chanson d'Aspremont*, on voit que c'est en accomplissant au mieux, grâce à la largesse, sa fonction de suzerain que le roi réussit pleinement ses devoirs de souverain. L'auteur parle ici d'*enchantement* pour décrire un service vassalique totalement fondé sur la bonne volonté, à laquelle répond une autorité royale d'une éminence telle qu'elle ne peut susciter qu'un assujettissement volontaire ; rêve d'une relation politique et sociale souverain/vassaux tout entière fondée sur la pure morale et l'amitié désintéressée, mais hélas rattrapé par une réalité cachée : le système du don et du contre-don instaure ou perpétue un rapport de domination d'autant plus puissant qu'il se dissimule derrière une illusion collective, un refoulement sciemment entretenu par les œuvres épiques et romanesques des XII^e et XIII^e siècles. C'est le temps du *désenchantement* qu'illustre *Renaut de Montauban*, où la guerre

ouverte entre l'empereur et le vassal rebelle montre des liens vassaliques réduits à une structure d'échange marchand ; intérêt et cupidité ont pris le pas sur largesse et *amor*, et l'exercice du pouvoir s'est fait tyrannie. Pour conclure sur ces mots de Philippe Haugeard, « la crise du don aristocratique et de la largesse royale est une tumeur qui mine le corps social et politique de la féodalité [...]. Rien ne peut dès lors plus être comme avant, et c'est la littérature elle-même qui risque alors de souffrir de désenchantement. »

INDEX

Parole chiave : dono, larghezza, potere

Keywords : gift, largesse, power

Mots-clés : don, largesse, pouvoir

Thèmes : Aymeri de Narbonne, Chanson d'Aspremont, Girart de Roussillon, Guillaume d'Angleterre, Renaut de Montauban, Roman de Florimont, Voyage de Charlemagne

AUTEURS

CARINE GIOVÉNAL

Docteur de l'université d'Aix-Marseille